



MARY BEARD

raconte

LE PARTHÉNON

Tallandier

LE PARTHÉNON

DE LA MÊME AUTEURE

Le Colisée. L'histoire et le mythe, avec Keith Hopkins, Tallandier, 2019.

Les Femmes et le pouvoir. Un manifeste, Perrin, 2018.

SPQR. Histoire de l'ancienne Rome, Perrin, 2016.

Pompéi. La vie d'une cité romaine, Seuil, 2012 ; « Points Histoire », 2015.

Mary Beard
raconte

LE PARTHÉNON

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Johan-Frédéric Hel Guedj

Tallandier

Titre original : *The Parthenon*
1^{re} édition : Profile Books, 2002.
© Mary Beard, 2002, 2004, 2010.

© Éditions Tallandier, 2020 pour la traduction française
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3892-9

« C'est là [à Athènes] que se trouvent les plus belles choses du monde. [...] Le temple somptueux d'Athéna se distingue du reste et il vaut la peine d'être vu. Cela s'appelle le Parthénon, et il se situe sur la colline en surplomb du théâtre. Il fait très forte impression sur les visiteurs. »

Héraclide de Crète, III^e siècle av. J.-C.

Un journaliste : Lors de votre voyage en Grèce, avez-vous été au Parthénon ?

Shaquille O'Neal, star du basket-ball américain : Je ne me souviens pas vraiment de toutes les boîtes de nuit où on est sorti.



1. Face au Parthénon, tout le monde n'a pas les yeux embués de larmes. Ici, la danseuse hongroise Nikolska pose entre les colonnes du temple, en 1929. Isadora Duncan avait tenté le même numéro quelques années plus tôt.

1

Pourquoi le Parthénon nous émeut-il aux larmes ?

LE PARTHÉNON AVEC UN GRAND P

En 1904, lors de sa première visite du Parthénon, Sigmund Freud eut la surprise de découvrir que le monument existait réellement, « exactement comme on nous l'avait appris à l'école ». Il avait mis un certain temps pour puiser en lui l'énergie de se rendre sur le site, et il évoquait de façon très vivante les heures de malaise et d'indécision qu'il passa à Trieste, hésitant entre l'envie d'embarquer à bord d'un vapeur pour Athènes ou d'effectuer la traversée vers Corfou, comme il l'avait prévu initialement. Enfin arrivé sur place, il monta vers les ruines de l'Acropole, avec un mélange de ravissement et de stupeur. C'était comme s'il avait longé les rives du Loch Ness puis, ayant repéré le monstre légendaire échoué sur la grève, s'était senti finalement obligé d'admettre que tout cela n'était pas qu'un mythe. C'est du

LE PARTHÉNON

moins le récit qu'il en fit après coup. « Il existe donc vraiment, ce serpent de mer auquel nous n'avons jamais cru ! » Tous les admirateurs du Parthénon n'ont pas eu le courage de suivre les traces de Freud. Parmi ceux qui ne souhaitaient guère courir le risque d'aller le découvrir de leurs propres yeux, Werner Jaeger, un historien renommé de la période antique, qui exerçait au début du XX^e siècle, chantre passionné de la puissance humanisatrice de la culture grecque de l'Antiquité. Jaeger se rendit une fois à Athènes, mais il s'interdit de monter jusqu'au temple en ruine : il redoutait que le « Parthénon avec un grand P » ne soit pas à la hauteur de ses espérances.

Jaeger n'avait aucune raison de s'inquiéter. Depuis plus de deux cents ans, rares étaient les touristes qui pouvaient résister à la très forte impression que leur faisait le Parthénon et le site spectaculaire où il se dresse, sur l'Acropole d'Athènes : à la fin du XVIII^e siècle, d'intrépides voyageurs bravèrent les guerres, les bandits et quelques insectes très agressifs pour s'offrir leur premier aperçu de l'architecture et de la sculpture hellènes « véritables ». De Bernard Shaw à Bill Clinton, un aréopage d'hommes politiques et de superstars de la culture s'est disputé l'honneur de se faire photographier, l'œil embué, entre les colonnes du Parthénon (*ill. 1*) ; des bus entiers de visiteurs ordinaires, en nombre sans cesse croissant, en font le haut lieu de leur pèlerinage athénien, suspendus qu'ils sont aux moindres détails archéologiques que leur régurgitent leurs guides. Il est vrai que les touristes savent fort bien se convaincre qu'ils vivent un grand moment,



2. Une journée paisible sur l'Acropole.

Des centaines de milliers de visiteurs affluent vers le site tous les ans. À l'heure actuelle, le Parthénon est interdit d'accès, en raison de travaux de restauration appelés à durer encore des années, que signale la grue visible à l'intérieur de l'édifice.

LE PARTHÉNON

et la pression culturelle, qui nous impose de nous ébahir devant ce qui doit forcément nous ébahir, fût-ce au moins rétrospectivement, peut se révéler irrésistible. Il n'empêche, il arrive souvent que le spectacle des plus célèbres merveilles culturelles du monde se teinte de déception quand nous nous retrouvons face à elles : la Joconde est d'une petite taille agaçante ; l'atmosphère qui se dégage des pyramides d'Égypte serait tout autre si elles ne se dressaient pas en bordure de la banlieue du Caire, et si la restauration sur le site n'était pas assurée par une très banale succursale de Pizza Hut. Au Parthénon, il n'en est rien. Contre toute attente – malgré l'inévitable soleil, les foules de gens, les gardiens revêches sifflant le premier rebelle qui tente de s'écarter du parcours obligé autour du monument et le barrage d'échafaudages qui le défigure depuis de nombreuses années maintenant –, aux yeux de presque tout le monde, presque tout le temps, le Parthénon semble à la hauteur de son rôle (*ill.* 2).

À première vue, l'histoire moderne de ce monument mérite donc les superlatifs les plus élogieux. Un homme d'affaires entreprenant mâtiné de diplomate papal, originaire d'Ancône, donna le ton au xv^e siècle, quand il visita Athènes en 1436 : parmi cet immense étalage d'« édifices en marbre invraisemblables [...] ce qui m'a le plus enchanté, écrivait-il, ce fut le grand et merveilleux temple de Pallas Athénée sur la plus haute citadelle de la cité, une œuvre divine de Phidias, qui compte 58 colonnes majestueuses, chacune mesurant sept pieds de diamètre, superbement ornementées des plus nobles images sur la

totalité de leur circonférence ». Des auteurs et critiques plus tardifs ne tarirent pas d'éloges. De manière sans doute assez prévisible, les visiteurs amateurs d'Antiquité de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle s'extasièrent devant l'« exquise symétrie » du Parthénon, sa « structure magnifique » et l'« harmonieux principe d'analogie de ses proportions ». Pourquoi se donner la peine d'aller chercher ailleurs ? « C'est le plus incomparable triomphe de la sculpture et de l'architecture que le monde ait jamais vu », concluait, plein d'assurance, Edward Dodwell, en 1819, après trois voyages en Grèce. Cent ans plus tard, Le Corbusier, le prophète le plus célèbre du modernisme du XX^e siècle, se fondait encore plus ou moins sur la même trame quand il ancrâ sa vision nouvelle de l'architecture dans la pure perfection du Parthénon. « Il n'existe rien d'équivalent dans l'architecture de toute la terre et de tous les temps », écrivait-il dans son manifeste, *Vers une architecture* (illustré de pas moins de vingt représentations de l'édifice, certaines étant juxtaposées, choix mémorable, avec son pendant moderne, triomphe du design : la voiture). En une autre occasion, sur le ton plus caractéristique du moderniste, il réfléchissait au fait que « cette certitude [lui était] demeurée : souviens-toi du Parthénon, net, propre, intense, économe, violent – de cette clameur lancée dans un paysage fait de grâce et de terreur ».

LE PARTHÉNON

CONTREFAÇONS

Il était presque inévitable qu'un tel enthousiasme inspire des émules. D'un bout à l'autre du monde occidental, on peut trouver des clones du Parthénon, de toutes tailles et dans tous les matériaux, adaptés à un éventail déconcertant de fonctions diverses : des boutons de manchettes miniatures en argent aux grille-pain postmodernes (le nec plus ultra de l'ustensile de cuisine, millésime 1996, grâce au sculpteur Darren Lago), en passant par les maquettes confectionnées par des prisonniers politiques grecs dans le cadre de leur rééducation, et aux répliques grandeur nature en béton. Le Walhalla, non loin de Ratisbonne, en Allemagne, imaginé par le roi Louis I^{er} de Bavière, conçu comme un « monument à l'unité allemande », est le plus ostentatoire de tous. La majorité des esquisses soumises au monarque étaient fondées sur tel ou tel aspect du Parthénon. Or, la commande échut finalement à un ample projet de l'architecte Leo von Klenze, juché au sommet d'une « Acropole » boisée, dans le style bavarois : l'extérieur était celui d'un Parthénon ampoulé, et l'intérieur d'une extravagance teutonique, avec ses Walkyries et ses bustes de dignitaires germaniques, d'Alaric à Goethe (aujourd'hui jusqu'à Konrad Adenauer et au-delà). Toutes les idées ne connurent pas de réalisations aussi somptueuses. En 1816, la ville d'Édimbourg, surnommée non sans optimisme l'Athènes du Nord, fut incitée par nul autre que

lord Elgin à commémorer la bataille de Waterloo avec une réplique du Parthénon sur Calton Hill, mais cela n'alla pas plus loin qu'une dizaine de colonnes, avant que la ville ne se déclare à court de financements, en 1829. Depuis lors, ces colonnes se dressent comme la fierté, ou la honte, d'Édimbourg, et des projets high-tech en verre avec des éclairages au laser, destinés à achever le travail sur un geste adressé au nouveau millénaire, ont été fermement rejetés par les riverains.

En revanche, avec l'engouement pour le style classique qui envahit les États-Unis au XIX^e et au début du XX^e siècle, le Parthénon connut la résurrection à travers des séries entières de bâtiments administratifs, de banques et de musées. En l'espèce, la place d'honneur revient, au moins pour l'exactitude de la reconstitution, au Parthénon de Nashville, dans le Tennessee – l'Athènes du Sud, comme elle aime parfois qu'on l'appelle. Cette reproduction vit le jour sous la forme d'un pavillon de bois, de plâtre et de brique construit pour l'Exposition du centenaire du Tennessee, en 1897. La population de Nashville fut tellement séduite que l'édifice resta finalement en place longtemps après la fin de l'exposition, avant d'être reconstruit en un béton plus durable dans les années 1920. Sa statue monumentale de la déesse Athéna, réplique de celle qui, croyons-nous, se dressait à l'intérieur du bâtiment originel, à Athènes, fut inaugurée plus tard, en 1990 (*ill. 3*). Ce Parthénon aura touché un public plus international, avec le film de Robert Altman, *Nashville*, satire épique de la médiocrité et du clinquant



3. La réplique grandeur nature de la statue d'Athéna, au Parthénon de Nashville, par Alan LeQuire (que l'on voit ici appuyé contre la jambe droite de la déesse). Cette version de la création de Phidias, dévoilée en 1990, a été abondamment applaudie pour son exactitude archéologique. Les visiteurs doivent faire preuve d'imagination pour recréer son apparence d'or et d'ivoire. LeQuire a dû se contenter de fibre de verre et d'un ciment de gypse, plus économiques.

POURQUOI LE PARTHÉNON NOUS ÉMEUT-IL...

du rêve américain, de son *show business* et de son monde politique. Les dernières scènes du film se déroulent au milieu des colonnes habillées du drapeau américain, où l'on a organisé un concert de musique country au bénéfice d'un candidat marginal, sans aucun espoir d'être élu, à la présidence des États-Unis. Cette manifestation américaine typique atteignait son summum avec un meurtre non moins typique, lorsque la chanteuse du groupe était assassinée sur le portique du Parthénon, apparemment sans aucun motif. Le classicisme antique athénien croisait ici la bannière étoilée.

« CET AFFREUX PARTHÉNON, J'IMAGINE... »

Au fil des siècles, quelques voix dissidentes s'élevèrent, il est vrai, contre le chœur anonyme des admirateurs du Parthénon. Un certain nombre de visiteurs osèrent avouer qu'à première vue, l'édifice ne se révélait pas tout à fait à la hauteur de leurs attentes. Winston Churchill, par exemple, aurait apprécié de voir davantage de ses colonnes effondrées remises debout, et fut tenté (étant à l'époque premier lord de l'Amirauté) de prêter gracieusement un escadron de la Navy britannique pour se charger de la besogne. Quant au très charismatique professeur d'Oscar Wilde au Trinity College de Dublin, John Pentland Mahaffy, il émit la théorie selon laquelle un monument aussi illustre devait forcément décevoir un peu la première fois qu'on le découvrait (« Aucun

LE PARTHÉNON

édifice sur cette terre ne saurait supporter le fardeau d'une telle grandeur ») – avant d'assurer à ses lecteurs que s'ils persévéraient et lui accordaient une seconde chance, la « majesté » du Parthénon et le brio des « génies qui avaient produit cette splendeur » leur apparaîtraient bientôt. Très occasionnellement, on pourra trouver des tentatives plus mordantes de rétrograder le monument d'un ou deux crans. La cinéaste grecque Eva Stefani dut éprouver le frisson de la transgression quand elle représenta le Parthénon en prostituée dans *Akropoli* (2000). Ce dut être aussi le cas du romancier Walker Percy quand il choisit le monument pour modèle de l'ennui moderne (« C'est trop barbant. Pas grand monde qui se donne la peine d'y jeter un œil – c'était mieux dans la brochure ») et fantasma sa destruction totale suite à une attaque soviétique en règle. Au moins, écrivit-il, si vous étiez un colonel de l'OTAN dans « un bunker du centre d'Athènes, jumelles calées sur des sacs de sable », guettant un coup au but sur le portique, vous ne trouveriez plus le Parthénon si *ennuyeux*. William Golding partageait sans doute ce point de vue quand, dans les années 1960, par un après-midi de mars, après un bon déjeuner athénien en compagnie d'un ami spécialiste de l'Antiquité, il décida de visiter « cet affreux Parthénon, j'imagine... ». Il pleuvait à moitié, de terribles rafales de vent soufflaient, de la poussière leur volait à la figure, rendant compliquée et douloureuse la posture habituelle du touriste ébahi, aux yeux écarquillés. Golding s'arrêta devant l'édifice, y jeta un bref coup d'œil, se moucha

bruyamment, puis, avisant un bloc de marbre d'allure confortable, s'assit, dos au monument, et préféra contempler ce qui s'étalait à l'opposé, « la morosité industrielle du Pirée » et les cimenteries d'Éleusis, à peine visibles depuis l'Acropole. « Radieux, euphorique, [...] il finit par s'écrier : "Ça, c'est ce que j'appelle la meilleure manière de contempler le Parthénon." »

Pourtant, en règle générale, les critiques culturels les plus acerbes, les langues les plus venimeuses des XIX^e et XX^e siècles jugèrent le Parthénon « intouchable ». Oscar Wilde, dont nous aurions raisonnablement pu attendre qu'il lui décochât l'une de ses piques bien acérées, ne semble guère avoir partagé les doutes de son professeur après ses premières impressions pétries de malaise. Mahaffy avait emmené Wilde en Grèce en 1877, dans l'espoir que les trésors de l'Antiquité païenne dissuaderaient son élève de se convertir au catholicisme. En tout état de cause, cette campagne contre le « papisme » faillit presque être couronnée d'un trop grand succès, à en juger par la réaction de Wilde au Parthénon (reprise, curieusement, dans un roman, un best-seller de l'époque, dont l'auteure était une dame de ses amies) : « Il lui a parlé du Parthénon, le temple à nul autre pareil – pas un bâtiment, un temple, aussi complet, aussi intime qu'une statue. Et cette première vision de l'Acropole, ses colonnes délicates et nues se dressant dans le soleil matinal, "c'était comme de rencontrer une déesse grecque..." » Quelques années après, il transforma son admiration pour cet édifice en quelques vers si scandaleux et si torrides qu'une lectrice

LE PARTHÉNON

au moins de la fin de l'époque victorienne décida de les couper – littéralement, armée de ses ciseaux – du recueil dans lequel ils apparaissaient. Intitulé « Charmides », le poème incriminé met en scène « un jeune garçon grec » qui réussit à se faire enfermer dans un temple au crépuscule, pour dévêtir la statue de la déesse Athéna et l'embrasser jusqu'à l'aube : « Jamais, me semble-t-il, amant n'eut un rendez-vous pareil / Car pendant toute la nuit, il murmura des mots aussi doux que le miel / Et il vit les membres au dessin si pur que nul n'avait touchés, et sans que rien l'en empêchât / Il baisa le corps pâle, aux reflets d'argent ». Inutile de préciser que le temple où cette scène eut lieu présente une ressemblance frappante avec le Parthénon.

L'enthousiasme sans mélange de Virginia Woolf pour le Parthénon, qu'elle visita en 1906, puis de nouveau en 1932, est sans doute encore plus surprenant. On peut toujours compter sur l'auteur de *La Promenade au phare* pour formuler un commentaire caustique ici ou là. Fidèle à elle-même, dans ses journaux de voyage en Grèce, elle se montre aussi tranchante qu'à son habitude à propos des autres touristes, les « hordes de Teutons » et les Français, qui sont notoirement réputés pour refuser de prendre un bain. Comme la plupart des visiteurs de sa génération, elle ne supporte pas les habitants de la Grèce moderne. C'était bien avant que les cartes postales de paysans au sourire édenté ne fussent devenues une arme de premier ordre dans l'arsenal de l'industrie touristique hellène, vendues à d'innombrables exemplaires